

JENNIFER ASHLEY



POUR elle

Âme féline

LES EXILÉS D'AUSTIN - 3



CRÉPUSCULE

Jennifer Ashley

Traduite dans une dizaine de langues et récompensée par le prestigieux RITA Award, elle s'adonne à plusieurs genres de romance. Sous le nom Jennifer Ashley, elle écrit de l'historique, du paranormal et du contemporain. Sous le pseudonyme Ashley Gardner, du suspense, et du paranormal sous Allyson James. L'un de ses grands succès est la série historique consacrée aux frères Mackenzie.

Âme féline

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

*Dans la collection
Aventures & Passions*

La folie de lord Mackenzie
N° 9416

L'épouse de lord Mackenzie
N° 9613

Les péchés de lord Cameron
N° 9897

La duchesse Mackenzie
N° 10160

Les noces d'Eliott McBride
N° 10425

Daniel Mackenzie, un sacré coquin
N° 10610

Dans la collection Crépuscule

LES EXILÉS D'AUSTIN

1 – Insolente créature
N° 10526

2 – Ange gardien
N° 10793

JENNIFER
ASHLEY

LES EXILÉS D'AUSTIN – 3

Âme féline

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Zeynep Diker*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
WILD CAT

Éditeur original
A Berkley Sensation Book, The Berkley Publishing Group,
published by the Penguin Group (USA)
Inc., New York

© Jennifer Ashley, 2012

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2014

Remerciements

Je remercie mon éditrice Kate Seaver et les équipes éditoriales de Berkeley qui travaillent d'arrache-pied pour réviser et publier mes livres. Je tiens également à remercier mes lecteurs fans de garous qui m'encouragent à raconter leurs aventures. Pour plus d'informations sur les garous et leur univers, rendez-vous sur la page dédiée aux garous sur www.jennifersromances.com.

1

Les hauteurs. Bon sang ! Pourquoi toujours les hauteurs ?

Diego Escobar balaya du regard les poutres en acier du chantier qui s'élevait vers le gris ciel matinal, et une vague d'acidité lui brûla l'estomac.

Sa peur du vide était apparue deux ans plus tôt, quand cinq camés l'avaient suspendu par les pieds à la terrasse d'un luxueux hôtel de trente étages et menacé de le laisser tomber. Son partenaire, Jobe, un excellent flic, avait posé son arme et levé les mains pour le sauver. Les malfrats avaient alors hissé Diego sur le balcon avant d'ouvrir le feu. Diego avait survécu ; Jobe, non.

Sa rage et sa douleur s'étaient manifestées sous la forme d'une phobie obsessionnelle du vide. Aujourd'hui, monter trois niveaux dans un ascenseur aux portes vitrées pouvait lui donner des sueurs froides.

— C'est tout en haut ? demanda-t-il à Rogers, le policier en uniforme.

— Oui, monsieur.

Merde.

— Hooper est presque sûr que ce n'est pas humain, ajouta Rogers. Ça bouge trop vite, selon lui, et saute trop loin. Mais rien de visible, pour l'instant.

Pas humain, c'est-à-dire garou. De mieux en mieux !

— Hooper est seul là-haut ?

— Jemez est avec lui. Ils pensent avoir réussi à coincer le garou au cinquante et unième étage.

Au cinquante et unième ?

— Dis-moi que tu plaisantes !

— Non, monsieur. Mais il y a un ascenseur. Le fournisseur d'électricité doit nous rétablir le courant.

Diego examina les portes rouillées que lui désignait Rogers avant de lever le regard à travers les poutres qui quadrillaient le vide. Il ne vit rien d'autre que le ciel cendré qui surplombait l'enchevêtrement de supports métalliques. Il déglutit, la bouche sèche.

Cet ensemble d'immeubles situé au milieu de nulle part (censé regrouper habitations collectives, résidence hôtelière, tours de bureaux et centre commercial) était en chantier depuis des années. Lancé en grande pompe, le projet visait à attirer touristes et locaux afin de réduire la circulation sur le Strip engorgé. Avec la crise du bâtiment, la plupart des investisseurs s'étaient retirés, et la construction avait été suspendue. À présent, le gratte-ciel inachevé se dressait tel un amas de rouille en plein désert.

Pister les garous ne figurait pas parmi les tâches de Diego, détective à la brigade des mœurs. Il avait entendu le signalement de l'intrus alors qu'il se rendait au poste de police et avait répondu à l'appel, car il se trouvait dans les parages. Diego pensait aider Rogers à poursuivre le malfaiteur avant de regagner son bureau.

Et voilà que l'autre lui demandait de grimper au cinquante et unième étage, dépourvu de plancher qui plus est, afin de pourchasser un suspect qui était peut-être un garou. Ces créatures étaient dangereuses. Des humains capables de se transformer en bêtes. Ou des animaux qui prenaient une apparence humaine. Cela restait à déterminer. Quoi qu'il en soit, on avait décrété

qu'ils représentaient une trop grande menace pour vivre parmi les humains. Voilà pourquoi ils avaient été confinés dans des quartiers garous et forcés de porter des colliers qui régulaient leur violence innée.

Diego avait ouï dire que les armes à feu normales ne suffisaient pas toujours à les maîtriser, car ils étaient dotés d'un métabolisme hors du commun. Les policiers de la Division Garou, quand ils devaient leur tirer dessus, utilisaient des tranquillisants, mais Diego n'en avait plus sur lui. Rogers, corpulent et proche de la retraite, l'observait d'un œil morne, indiquant clairement qu'il n'avait nulle intention de s'élancer à la poursuite du scélérat.

Un cri de femme perçant fendit l'air (Maria Jemez) suivi par le beuglement de surprise et de douleur d'un homme. Puis le silence.

— Merde ! (Diego fonça vers l'ascenseur.) Reste là, appelle la Division Garou et demande des renforts. Dis-leur d'apporter des tranquillisants.

Il entra dans la cabine et ferma les portes, bloquant Rogers à l'extérieur.

— À vos ordres !

Dans un grincement métallique, Diego s'éleva vers les quelques étages terminés, avant de continuer jusqu'aux niveaux supérieurs, composés de simples poutres et passerelles. L'ascenseur étant une vulgaire cage ouverte, le détective vit s'éloigner, bien trop vite à son goût, le sol et son collègue.

Le cinquante et unième étage. Bon sang !

Diego avait pourchassé des criminels sur les toits d'hôtels gigantesques pendant des années sans jamais se poser de questions. Cinq ans plus tôt, avec le bureau du shérif, il avait même suivi un crétin jusqu'au sommet d'un pylône électrique à soixante mètres au-dessus du barrage Hoover, et ce sans sourciller.

Il avait suffi qu'une bande de dealers haineux de la police le suspendent par-dessus un balcon pour le traumatiser à vie.

Ça prend fin aujourd'hui. Cette fois, je tiens ma revanche.

Arrivé au niveau 51, Diego poussa les portes. Le soleil levant nimbait de rose et d'or les montagnes à l'ouest de la ville. La vallée de Las Vegas était splendide, ses déserts blancs arides contrastaient avec les crêtes rocheuses qui se dressaient à l'horizon. Les touristes ne détachaient pas les yeux des tables de jeu et des machines à sous, insensibles au monde qui continuait de tourner hors des casinos, mais la beauté des lieux ne cessait pas d'émerveiller Diego.

Il dégaina son arme et sortit de l'ascenseur pour pénétrer dans un silence inquiétant. Il vit quelque chose remuer dans le coin de son œil, bien trop agile pour être Hooper, une armoire qui affectionnait les gros calibres. Diego visa, mais la cible s'était évaporée.

Il s'avança doucement sur la passerelle, longeant l'ombre d'une poutre. Le bois grinça sous ses pas. À cette hauteur, nulle lumière, seulement la lueur rosée de l'aube et le halo des phares placés en contrebas, que le fournisseur d'électricité avait rallumés.

Diego perçut de nouveau un déplacement sur sa gauche, aussitôt suivi par un mouvement identique à sa droite.

Bordel de merde ! Ils sont deux ?

Un claquement sonore lui parvint de dessous la passerelle, une seconde avant que quelque chose ne fasse « ding » au-dessus de sa tête. Diego se jeta à terre sans réfléchir, s'efforçant de ne pas paniquer lorsque ses pieds glissèrent de la planche.

Son cœur palpita à toute allure, sa gorge était si sèche qu'elle se serra.

Que faisait-il, bon sang ? Il aurait dû avouer sa peur des hauteurs, consulter un psychiatre et rester derrière son bureau. Or, il avait été trop déterminé à garder son emploi, trop déterminé à vaincre seul sa phobie, trop embarrassé pour reconnaître sa faiblesse. Et à présent, il mettait en danger des innocents à cause de cette terreur stupide.

Ferme-la et réfléchis !

Ce qui avait émis le tintement n'était pas une balle. Le bruit avait été trop léger. Diego reposa les pieds sur la passerelle et rampa pour le retrouver. Il aperçut une fléchette, similaire à celles des fusils hypodermiques.

La police n'en portait pas sur elle, et la Division Garou n'était pas encore arrivée. Par conséquent, l'arme appartenait à l'une des créatures qu'il traquait. Génial ! Une piqûre pour le gentil flic, et hop ! On peut en faire ce qu'on veut, y compris le balancer du haut de l'immeuble.

Diego s'accroupit et avança jusqu'à l'ombre suivante. Le soleil dardait ses rayons sur la vallée jusqu'au mont Charleston à l'ouest, incendiant ses cimes enneigées. On y prévoyait d'ailleurs des chutes de neige pour la fin de la semaine. Diego avait pensé s'y rendre le samedi soir pour siroter des grogs dans un chalet douillet, avec peut-être l'agréable compagnie d'une dame pour le réchauffer.

De l'autre côté de la poutre, Diego aperçut Bud Hooper et Maria Jemez, une nouvelle recrue tout juste sortie de l'académie et à l'aspect bien trop juvénile pour se trouver ici, sur la piste de garous forcenés, à plusieurs dizaines de mètres d'altitude. Les deux policiers étaient affalés l'un sur l'autre, encore chauds, et respiraient doucement.

Diego distingua des bruits de pas ; ils étaient trop rapides pour appartenir à un humain. Il fit volte-face

alors qu'une ombre se détachait de la passerelle devant lui pour gagner l'étage supérieur d'un bond agile.

Il contempla la scène, bouche bée. Cette chose n'était pas humaine. Elle avait les membres élancés d'un chat, mais son visage tenait plus du croisement entre l'homme et l'animal. Les garous ressemblaient-ils à ça ? Diego aurait cru qu'ils étaient soit l'un, soit l'autre ; toutefois, tandis qu'il observait la créature, arme au poing, il comprit qu'elle était en pleine transformation.

Elle atterrit sur les poutres un niveau plus haut. Dans sa course, elle prit la forme gracieuse d'un félin, achevant sa métamorphose. Les rayons du soleil levant se reflétaient sur sa fourrure blanche et ses yeux émeraude. Un léopard des neiges ? Il fila le long de la poutre avec une agilité inouïe avant de se fondre, à nouveau, dans les ombres.

Diego entendit marcher derrière lui. Il tournoya sur lui-même et vit le canon d'un fusil braqué sur lui et la balle qui fonçait dans sa direction. Il entendit la détonation alors qu'il plongeait ventre à terre, mû par ses réflexes.

Il se redressa sur les coudes pour répliquer, mais c'était inutile : son assaillant avait disparu dans la pénombre.

Le silence régnait en maître. On ne percevait rien d'autre que le sifflement du vent.

Diego évalua la situation. Un garou en liberté rôdait sur le site désaffecté, ainsi qu'un salopard armé d'un fusil hypodermique. Un chasseur de garous ? Possible. Au cours des dernières années, on avait assoupli les lois permettant aux humains de chasser les « indomptés », ceux qui avaient refusé de porter le Collier et de vivre dans les quartiers qui leur avaient été réservés.

Cependant, ce chasseur-ci avait tiré sur Jemez et Hooper, et visait à présent Diego. Pourquoi, s'il ne faisait que respecter la loi ?

Une nouvelle détonation le poussa à rouler sur lui-même à l'instant où une fléchette touchait la passerelle là où s'était trouvée sa tête une seconde plus tôt.

Alors qu'il se redressait péniblement, les lattes, disjointes et rongées par le soleil du désert, se dérobèrent sous ses pieds. Il se jeta sur la poutrelle d'acier la plus proche. Il tenta de l'agripper, mais le métal lui brûla la peau, et il échoua.

Les planches se fendirent en éclats et se délogèrent de leurs fixations. Le sang de Diego battit dans sa gorge tandis qu'il dégringolait. Des brisures de bois s'abattirent autour de lui par milliers. Alors que la situation semblait désespérée, il parvint à enrouler le bras autour d'une poutre métallique, et y resta accroché, coincé comme un insecte cinquante et un étages au-dessus du sol.

Bordel de merde...

Il était incapable de se hisser sur la poutre. Son bras commença à trembler. Il remarqua alors qu'il tenait toujours son arme dans l'autre main mais, pour une raison qui lui échappait, il lui était impossible de desserrer les doigts pour s'en délester.

Son bras lui élançait, il glissait. Il allait tomber. Une chute de cent cinquante mètres. Pourquoi diable n'avait-il pas demandé à être affecté à un travail de bureau ?

Il essaya à nouveau de balancer les jambes, en vain. Le mouvement de ses pieds l'entraîna vers l'arrière, et il faillit perdre prise. Il allait s'écraser au sol, n'est-ce pas ? *Merde, merde, merde !*

Deux mains puissantes le saisirent sous les aisselles et, lui râpant le ventre contre la poutre, le tirèrent

jusqu'à une autre passerelle. Diego y resta allongé, face vers le bas, s'en remettant à la relative solidité des planches, et inspira profondément pour reprendre son souffle en tremblant.

Dès qu'il en eut la force, il roula sur le dos et se trouva devant les yeux blanc-vert et la gueule féroce du garou, cette fois encore en pleine métamorphose. Une femelle à en juger par les rondeurs visibles sous sa fourrure et la beauté absolue et inhabituelle qui s'en dégageait. Elle avait le visage d'un chat, et les rayons matinaux se reflétaient sur les chaînons en argent qui lui cernaient le cou.

Avant même que Diego ne retrouve sa voix, elle fit volte-face et bondit dans les airs, défiant toute gravité. Elle atterrit à quatre pattes, se transformant à nouveau en léopard des neiges. Diego se redressa et contempla la scène, ébloui par la splendeur du puissant félin élancé qui courait avec une grâce surnaturelle cinquante étages au-dessus du sol.

L'étranger au fusil fit feu une fois de plus, et Diego se coucha aussitôt sur le ventre. Cette fois, la passerelle resta en place. Le détective releva la tête, le doigt sur la gâchette. Il entendit le grognement furieux du léopard suivi de rapides bruits de pas, humain et animal.

Diego pointa son arme en direction des ombres, mais il n'y voyait rien. À la lueur du soleil levant, il constata qu'il se trouvait seul, même si au-dessus de lui la course-poursuite continuait. Sur la route en contrebas, des phares de voitures s'approchaient. La Division Garou arrivait enfin : deux véhicules de patrouille et une fourgonnette.

Une lumière aveuglante éclaira l'étage supérieur, s'infiltrant entre les fentes de la passerelle. Diego plissa les yeux pour viser, mais la lumière disparut

aussi soudainement qu'elle était apparue. Les bruits de pas cessèrent, et le silence se fit, exception faite du hurlement des sirènes.

Diego abaissa son pistolet et s'apprêtait à se redresser lorsque deux pieds se posèrent à quelques centimètres de son visage.

Deux pieds de femme, nus. Diego releva la tête et se trouva nez à nez avec deux jambes robustes hâlées par le soleil du désert. Il les suivit du regard, remontant le long de deux cuisses galbées entre lesquelles se cachait une attrayante toison blond foncé.

Il se força à continuer, et parcourut des yeux un ventre plat au nombril orné d'un petit clou en or, puis des seins fermes aux mamelons lie-de-vin. Il s'obligea à poursuivre, même si cette image allait hanter ses rêves pendant des mois, et fut récompensé par un minois d'une beauté époustouflante.

Les traits de la femme garou étaient puissants, mais pourvus d'une douce grâce. Ses prunelles vert clair étincelaient comme le jade dans la pénombre. Ses cheveux blonds soyeux s'épandaient sur ses épaules, et une chaîne rehaussée par une croix celte brillait à son cou délicat.

Mince ! Et mince !

C'était bel et bien une femme, humaine à cent pour cent. C'était la première fois que Diego voyait une femelle garou. Ses affaires ne l'avaient jamais conduit jusqu'à leur quartier situé à l'extrême nord de Las Vegas, et il n'avait vu que le chef de la communauté, Eric Warden. Il ignorait que leurs femelles étaient si grandes et si belles.

La poitrine de la jeune femme s'élevait au rythme de sa respiration régulière, et elle ne paraissait guère embarrassée par sa nudité. Elle ne semblait même pas y prêter attention.

— Il est parti, annonça-t-elle. Vous allez bien ?

— Je suis en vie, répondit Diego, la voix cassée.

Il se releva péniblement, s'efforçant de ne pas reluquer ce corps sublime, de ne pas penser au contact de cette peau dorée et veloutée sous ses doigts.

— Où est-il passé ? Le type au fusil hypodermique ?

— Aucune idée.

On aurait dit que cette réponse la perturbait. L'homme n'était pas tombé, l'ascenseur n'avait pas bougé et, en bas, personne ne le poursuivait.

— J'en ai au moins un sur deux, déclara Diego.

— Comment...

Elle l'observa, interdite, puis braqua son regard vert d'eau sur les poutres du niveau supérieur, évaluant la distance. Diego pointa son arme sur elle.

— Je vous le déconseille, ma jolie. Mettez-vous à plat ventre, les mains derrière la tête.

— Pourquoi ? Je viens de vous sauver la peau !

— Violation d'une propriété privée, voilà pourquoi. En plus, j'ai deux hommes touchés. Obéissez !

Il lui fit signe avec le pistolet. La jeune femme prit une inspiration furieuse, ses iris désormais presque blancs étincelèrent de tout leur éclat. L'espace d'un instant, Diego crut qu'elle allait se jeter sur lui, se transformer, complètement ou à moitié, pour le déchiqueter. Il devrait alors lui tirer dessus, et il n'en avait aucune envie. Ce serait un véritable gâchis de tuer une si sublime créature.

Elle soupira, le fusilla du regard, puis s'allongea doucement, face contre terre, sur la passerelle. Diego sortit ses menottes.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

Elle serra les mâchoires.

— Cassidy.

— Enchanté, Cassidy. Vous avez le droit de garder le silence.

Il lui récita ses droits tandis qu'il menottait ses poignets parfaits. L'inconnue ne bougea pas et continua de bouillonner de rage.

Quand Diego eut terminé, ses mains tremblaient, mais cela n'était pas tant dû à sa phobie des hauteurs qu'à cette grande et magnifique femme étendue à ses pieds, dans le plus simple appareil, les mains attachées dans le dos contre ses fesses de rêve. Les plus belles qu'il lui avait été donné d'admirer, soit dit en passant. Si seulement il pouvait se contenter de rester là-haut et lécher sa gracieuse chute de reins, voire plus si affinités...

Diego se mit à suer à grosses gouttes malgré la brise fraîche qui soufflait d'en bas, et se força à relever Cassidy. Cette dernière lui jeta un regard plein de défi, mais il ne put s'empêcher d'imaginer qu'il l'attirait contre lui pour embrasser son irrésistible bouche pulpeuse.

Il se contraignit à la faire avancer vers l'ascenseur.

Alors qu'ils descendaient à toute allure, Diego songea que, depuis qu'il avait vu Cassidy sous sa forme humaine, il n'avait pas pensé une seule fois au saut vertigineux ni au plat spectaculaire qu'il aurait fait si elle ne l'avait pas rattrapé.

2

En sécurité sur son perchoir, le fusil hypodermique sur la poutre à côté de lui, le chasseur observait la scène. Il bouillonna de frustration quand Cassidy Warden fut conduite jusqu'à une voiture de police et installée sans ménagement sur la banquette arrière. Ces satanés policiers fichaient en l'air son plan alors qu'il était à deux doigts d'y arriver !

Rien de personnel, pétasse, mais il me faut ton sang. En totalité. C'est l'unique moyen d'ouvrir le portail.

Le chasseur détestait celui qu'il était devenu, une créature prête à tout pour parvenir à ses fins, même si sa survie n'était pas en jeu.

C'est une question de survie ! hurla-t-il en son for intérieur.

Non, c'était la perversion du naturel. Un acte digne d'« eux ». « Ils » avaient réussi à le transformer en leur semblable – un monstre cruel, obsessionnel, insensible à la peine d'autrui –, et pour ça, ils paieraient.

Mais d'abord, il devait mettre la main sur Cassidy. C'était l'équinoxe de printemps, un an s'était écoulé depuis qu'il avait accompli le rituel, et échoué parce que les tueurs humains qu'il avait engagés avaient fait n'importe quoi. Le compagnon de Cassidy était mort

pour rien. Un sacrifice inutile que le chasseur ne supportait pas.

Cette fois, il avait œuvré seul, ne faisant confiance à personne. Mais il devait se dépêcher. Le sortilège devait être réalisé à l'équinoxe, à un ou deux jours près. Le temps pressait. Cassidy était la meilleure candidate : robuste, puissante, sans compter qu'elle pleurerait encore son défunt compagnon, et qu'un garou en deuil n'était pas vraiment en vie. Il lui rendrait un service. Du moins, tâchait-il de s'en persuader.

La haine qu'il éprouvait envers lui-même l'emplit à nouveau, mais la nécessité d'achever le rituel était plus forte. Il devait rentrer chez lui. Il en sentait le besoin sur sa langue. L'exil avait un goût amer. Cette fois, il réussirait, peu importe le prix.

On donna à Cassidy une combinaison bleue et on la fit asseoir, seule, dans la salle d'interrogatoire, les mains en évidence sur la table. Au moins, on avait daigné lui ôter ses menottes.

Une odeur putride flottait dans la pièce aux murs jaune sale et vert pisseux. Les garous aimaient les couleurs chaudes, la peinture fraîche et les endroits qui n'empestaient pas la transpiration des hommes. Ces derniers les voyaient comme des créatures sauvages et dangereuses, mais les garous avaient bien meilleur goût pour la décoration.

Cassidy se crispa dès que la porte s'ouvrit. Elle attendait depuis des heures et personne n'était encore venu lui parler, lui proposer de téléphoner à un avocat ou même à son frère. Néanmoins, à sa connaissance, c'était là le traitement réservé aux siens.

Un homme entra, le policier qu'elle avait sauvé là-haut, au sommet de l'immeuble. Elle avait entendu les autres l'appeler lieutenant Escobar.

C'est lui qui l'avait installée à l'arrière du véhicule après avoir enveloppé son corps dénudé dans une couverture. Ses gestes avaient été rapides, efficaces, ses grandes mains, chaudes.

Cassidy n'avait jamais remarqué que les humains pouvaient avoir la peau si chaude. Sa voix était grave, suave, même s'il ne s'était pas adressé à elle directement depuis qu'il lui avait récité ses droits.

Ce qui, il aurait dû le savoir, n'était pas requis pour les garous. Ce type ne devait pas connaître grand-chose à leur sujet ni sur les lois humaines les concernant. Alors, pourquoi lui confier cet interrogatoire ?

Le lieutenant Escobar lui jeta un regard noir tandis qu'il fermait la porte. Sans dire un mot, il s'avança vers la table et y déposa un dossier. Il ôta sa veste (économisant ses mouvements, cette fois encore) et en drapa le dossier d'une chaise.

Sa chemise blanche épousait ses muscles puissants, son holster noir et la crosse de son pistolet étaient appuyés contre son flanc gauche. En dessous, il portait un maillot de corps plaqué contre des abdominaux saillants : une plastique d'acier sous une peau chocolat.

Ses cheveux noirs étaient coupés court, presque à ras, ce qui faisait ressortir son visage buriné et la cicatrice qui lui balafrait la tempe. L'intelligence et une qualité que même un alpha reconnaîtrait se reflétaient dans ses iris sombres.

Inutile de me baratiner, disaient-ils. Si ta déclaration me satisfait, je pourrai jouer franc-jeu. Essaie de me rouler, et tu le regretteras.

Il s'assit, et lissa sa cravate de sorte à ne pas la coincer contre le rebord de la table. Escobar ouvrit le dossier, et enfonça le bouton du magnétophone posé à côté.

Sans la regarder, il dit : « Interrogatoire de Cassidy Warden, quartier garou du district sud du Nevada, par le lieutenant Diego Escobar, agent ayant procédé à l'arrestation. » Puis il leva vers Cassidy des yeux insondables.

— Dites-moi, madame Warden, que faisiez-vous sur un chantier abandonné à soixante-cinq kilomètres à l'ouest de votre quartier garou ?

Bizarrement, Cassidy éprouva l'envie de tout lui révéler. *Racontez-moi la vérité et tout ira bien*, semblait-il dire. Mais Escobar était un humain, et elle devait rester sur ses gardes. Se recueillir à l'endroit où son compagnon était mort ne constituait qu'une moitié de l'histoire.

— Les quartiers garous ne sont pas des prisons, lieutenant, répliqua-t-elle en le clouant du regard. Je suis libre de mes allées et venues.

Il ne parut guère impressionné. Diego Escobar ne comprenait peut-être pas qu'en le fixant ainsi Cassidy défiait ouvertement son autorité. À moins qu'il n'en ait simplement rien à faire.

— Vous vous êtes introduite dans une propriété grillagée, sur un chantier fermé et privé, rétorqua-t-il. Sans compter que vous avez mis en péril la vie de trois agents de police, dont la mienne. Expliquez-moi ce que vous trafiquiez là-haut.

Cassidy croisa les bras.

— Ça me regarde.

Diego l'observa pendant quelques secondes avant d'interrompre l'enregistrement. Il se leva et vint s'asseoir à son côté.

Il était en colère. Cassidy le sentait à son odeur et à la tension qui émanait de lui. Sur le chantier, il avait exprimé une rage profonde, mais la jeune femme n'en avait pas nécessairement été l'objet. Un homme

comme lui ne devrait rien craindre du tout, et pourtant, sur le gratte-ciel inachevé, il avait été terrifié, paralysé, et ce, avant même de tomber.

Diego l'examina longuement, puis il appuya la hanche contre la table et croisa les bras. Ce mouvement fit rouler ses muscles, tout en lui permettant de garder la main à proximité de son revolver.

— La fourgonnette de la Division Garou comprenait une cage, reprit-il d'une voix monocorde. Ses agents voulaient vous maîtriser à coups d'électrochocs et vous y enfermer pour vous conduire ici. Sans couverture.

Cassidy frémit, mais s'efforça de maintenir le contact visuel.

— Réaction typique d'humain qui a la trouille, railla-t-elle, feignant la lassitude.

— Savez-vous pourquoi ils n'en ont rien fait, *mi ja* ? (Il braqua sur elle ses yeux de jais.) Parce que je le leur ai demandé. C'est grâce à moi que vous ne vous êtes pas retrouvée au sous-sol, nue dans une cage d'animal, avec ces connards de la Division Garou en train de déambuler devant vous le temps qu'ils décident de votre sort.

Comment était-elle censée réagir ? Elle ignorait comment se comporter avec les humains, surtout celui-ci. Ceux avec lesquels elle dansait en boîte étaient différents, de vulgaires groupies prêtes à se damner pour frôler un garou. Diego Escobar, lui, se fichait qu'elle apprécie sa chaleur et son parfum, qu'elle soit une femelle sans compagnon.

Il se pencha vers elle.

— Coopérez et dites-moi ce que je veux savoir ou, comme l'exige la loi, je devrai vous confier à la Division Garou.

Cassidy le regarda sans ciller.

— Vous me faites le coup du gentil flic, c'est ça ? J'ai entendu parler de vos petites tactiques.

— Non, je vous demande simplement de me dire la vérité ou je vous escorte au sous-sol. Il ne s'agit pas d'un jeu. Ils m'ont laissé vous interroger parce que j'ai déclaré que vous m'aviez sauvé la vie là-haut. (Diego se rassit, sans détourner d'elle ses yeux d'encre.) Pourquoi avoir fait ça ?

Elle haussa les épaules. Elle ne s'était pas encore remise de sa course avec le chasseur qui l'avait poursuivie jusqu'au cinquante et unième étage du gratte-ciel, ce qui n'était pas pour tempérer ses instincts guerriers.

Ce dernier l'épiait depuis quelque temps, elle s'en rendait compte à présent. Il avait dû l'attendre à l'endroit où Donovan était mort. Elle n'avait pas encore allumé les bougies quand elle avait flairé son odeur. Elle s'était aussitôt faufilée dans les bois pour se transformer, mais il l'avait trouvée avant qu'elle ne parvienne à fuir.

Cassidy s'était alors dirigée vers le désert, persuadée de réussir à semer un humain dans l'immense immeuble inachevé à la périphérie de la ville, mais l'étranger buté l'avait suivie à l'intérieur. La façon dont il se jouait de la gravité prouvait qu'il n'était pas humain, mais ce n'était pas non plus un garou. Il l'avait terrifiée.

La course-poursuite, l'arrivée des flics, le sauvetage de Diego, puis le contact de ses mains lorsqu'il l'avait menottée... L'organisme de Cassidy n'avait pas fini de sécréter de l'adrénaline. Attendre dans cette pièce, sur une chaise, loin d'apaiser son anxiété, l'avait décuplée. Elle éprouvait la nécessité d'être rassurée par le contact physique, d'être bercée et cajolée jusqu'à ce qu'elle se calme.

Elle leva les yeux vers Diego et voulut le toucher. Rectification : elle avait *besoin* de le toucher. D'effleurer sa peau, de sentir la rugosité de sa barbe. Il s'était rasé (elle flairait le léger effluve de la lotion après-rasage) mais un fin duvet recouvrait déjà sa peau bronzée. Cet homme-là avait le choix entre un minutieux rasage quotidien ou une barbe de trois jours permanente.

La plupart des gens étaient mal à l'aise avec leur corps, mais Diego Escobar s'appuya contre la table avec désinvolture, conscient de détenir le contrôle de la situation. Son expression était sévère, mais de petites rides lui sillonnaient le coin des yeux, signe qu'il devait sourire, parfois.

Cassidy tendit la main vers lui, discrètement afin de ne pas l'effrayer, et la posa, doucement, sur sa cuisse.

Lorsqu'elle frôla sa puissante musculature, elle ferma les paupières. Sous son pantalon, elle sentit la chair brûlante de Diego. Par la Déesse, elle donnerait tout pour caresser, ne serait-ce qu'un instant, sa peau nue. Elle l'imagina chaude et veloutée, tendue sur des quadriceps d'acier.

Une vague de désir la submergea. Elle s'en étonna d'ailleurs, mais n'ôta pas la main pour autant. Cassidy n'avait pas touché d'homme depuis la mort de Donovan, et n'avait pas nourri de fantasmes érotiques avant que Diego Escobar ne pose sur elle son regard de braise, alors qu'ils se trouvaient cinquante étages au-dessus du sol.

Elle ouvrit les yeux. Diego l'observait, figé, n'effectuant aucun geste pour la toucher en retour.

— Vous êtes censée garder les mains sur la table, déclara-t-il.

Cassidy ferma le poing et le retira. Un frisson de douleur la parcourut. Elle ne réussirait jamais à se calmer.

— Je vous en prie...

Par la Déesse, voilà qu'elle le suppliait ! Commandante en second de son quartier garou, Cassidy Warden implorait la clémence d'un humain.

— Tout ce que je vous demande, c'est de me raconter ce que vous faisiez là-haut.

— Non, je veux dire... J'ai besoin de...

Elle était incapable de lui expliquer. Elle se leva. Diego la regarda s'approcher, sans dégainer ni éloigner la main de son arme, comme s'il était curieux de voir sa réaction. Cassidy lut dans les yeux du détective que son apparente liberté de mouvement dépendait uniquement du bon vouloir de ce dernier.

Elle posa les mains sur les bras croisés de Diego. Celui-ci ne bougea pas. Elle les effleura de la paume, et la femelle en elle se délecta de la fermeté des biceps dissimulés par sa chemise. Puis elle remonta jusqu'à ses épaules, encore plus robustes, tandis qu'il se contentait de l'observer.

Sa chaleur corporelle l'apaisait, c'en était même incroyable. Cassidy n'avait jamais touché un humain, pas de cette façon en tout cas. Elle n'aurait jamais pensé que cela pouvait s'avérer si réconfortant, si agréable. Elle sentit une tension, accumulée en elle depuis des années, se dénouer.

Diego resta immobile lorsque Cassidy fit courir ses mains le long de sa nuque et dans ses cheveux noirs coupés court. Elle apprécia la caresse des poils hérissés contre sa peau. Puis elle s'empara du visage de Diego, sa barbe de trois jours rugueuse comme du fin papier de verre contre la pulpe de ses doigts. Dans ses yeux noirs, elle lut une colère tenace, une infinie

douleur et de la culpabilité. Un malheur qu'elle ne comprenait pas.

La voix de l'homme, lorsqu'il reprit enfin la parole, était résolument ferme.

— Vous devez vous rasseoir, madame Warden.

— Attendez. Pas encore.

Diego posa une main sur son poignet. Cassidy remarqua qu'il gardait l'autre sur son arme, rangée dans son étui, hors de la portée de la jeune femme.

— Vous devez obéir aux lois.

Il n'avait pas peur d'elle, il ne faisait qu'énoncer des faits. Cassidy carburait à l'adrénaline, elle n'était pas en mesure d'obéir à autre chose qu'à son instinct de garou. Elle enroula les doigts autour de la main de Diego et la porta à son visage.

— Je vous en prie, encore un peu, supplia-t-elle. Je suis terrifiée.

Il cligna les yeux, et elle regretta aussitôt cet aveu. Elle venait de lui révéler une faiblesse, et c'était la dernière chose à faire.

— Tout ira bien, répondit Diego. Je suis là.

« Je suis là. » Trois mots simples, qui lui firent l'effet d'un baume protecteur. Elle n'était pas dupe. Ce n'était qu'une illusion, et elle avait tout intérêt à sortir de ce trou au plus vite, mais le besoin primal qui l'animait réagit à la voix du détective et à la solide assurance qui s'en dégageait.

Elle lui relâcha la main, et glissa les bras autour de sa taille pour l'attirer contre elle.

Diego se retrouva à enlacer une splendide femelle garou d'un mètre quatre-vingts dont la nudité était à peine voilée par la combinaison difforme. *Dios mio !*

Personne ne se trouvait dans la salle d'observation (du moins à sa connaissance) et Diego en remercia tous les saints. Il avait passé deux heures à persuader

la Division Garou, ainsi que son capitaine, de lui confier l'interrogatoire de Cassidy Warden. Cette dernière aurait pu le laisser mourir dans cette tour, mais elle l'avait sauvé, et il voulait découvrir pourquoi.

Or cela était contraire à la procédure. La Division Garou considérait les garous comme des animaux féroces et instables, quelle que soit leur apparence et en dépit des Colliers destinés à les domestiquer. Diego s'était vu octroyer quelques minutes seul avec Cassidy grâce au soutien réticent de son capitaine. Diego n'avait pas menti. S'il ne parvenait pas à convaincre Cassidy de parler, il devrait la rendre à la Division. Et il n'en avait aucune envie.

À présent, le corps élancé de Cassidy Warden se trouvait contre le sien et ses cheveux, chauds et soyeux, lui frôlaient la joue. Il huma son parfum, doux et sucré pour quelqu'un qui avait couru nu dans le désert et attendu des heures en salle d'interrogatoire.

Son corps s'anima. Il était célibataire depuis trop longtemps, et cette femme était sublime.

Non, elle était carrément torride. Il se revit lui mettre les menottes et se rappela ses fesses rebondies et ses seins voluptueux quand elle se tenait au-dessus de lui sur la passerelle.

Il les sentait à présent contre lui, sans entraves, tout comme ses cuisses puissantes plaquées contre les siennes. Elle avait un corps de rêve et un visage adorable, empreint de ténacité. Seul un mort pouvait rester de marbre face à elle.

Diego, lui, voulait la renverser sur la table, ouvrir sa combinaison, et explorer tout ce qui pouvait se trouver dessous. Une créature magnifique, ardente. Le sexe avec Cassidy devait être... explosif.

Cependant, Diego percevait sa peur. La vérité derrière son aveu ne lui avait pas échappé. « Je suis terrifiée. » Prononcer ces mots n'avait pas dû être facile pour elle.

Cassidy n'avait pas peur de lui. Elle ne craignait pas non plus d'être arrêtée. À croire qu'elle doutait de l'épouvantable traitement qui pouvait lui être infligé dans ces locaux. Diego devait découvrir coûte que coûte ce qu'elle lui cachait. Il n'avait aucune envie de la repousser, mais dut s'y résoudre. L'allonger sur la table, malgré la satisfaction qu'il en retirerait, signerait la fin de sa carrière.

— Asseyez-vous, madame Warden, lui murmura-t-il à l'oreille, appréciant la façon dont ses cheveux soyeux lui chatouillèrent les lèvres. Et parlez-moi de l'homme au fusil hypodermique.

Cassidy releva la tête. Lorsqu'elle plongea les yeux dans ceux de Diego, ses prunelles vertes tiraient sur le blanc, sa respiration s'accéléra. Le Collier en argent qui lui cernait le cou la rendait encore plus sexy, même si le détective savait que cet engin, conçu pour maîtriser les garous, lui enverrait d'atroces décharges électriques si elle devenait violente.

Il voulait lui caresser les cheveux, lui assurer qu'il prendrait soin d'elle et que tout irait bien. Il ne laisserait rien ni personne lui faire de mal.

Mais il ne la toucha pas. Délibérément.

Elle l'observa encore quelques instants, prit une profonde inspiration et, tout doucement, se rassit. Diego ralluma le magnétophone, la regarda et attendit.

— J'ignore qui était cet homme, répondit-elle. Je ne l'avais jamais vu avant, et je l'ai à peine aperçu.

Il l'encouragea d'un hochement de tête.

— Pourquoi le poursuiviez-vous ?

La peur traversa soudain ses yeux.

— C'est lui qui me pourchassait. J'ai pénétré sur le chantier pour me cacher. Les deux flics nous ont vus et nous ont rejoints. Il leur a tiré dessus.

— Pourquoi était-il après vous ?

— Aucune idée. Il cherchait peut-être une peau de garou à accrocher au mur. Les chasseurs sont autorisés à abattre les garous sans Collier, vous savez. Parfois, ils ne prennent pas la peine de vérifier s'ils en portent un.

Son intonation était amère, teintée par la rage et la douleur. Diego avait lu le dossier de Cassidy Warden ; il pensait comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Raison de plus pour ne pas courir seule en plein désert, répliqua-t-il. Où sont passés vos vêtements ?

Elle toucha le bouton de sa combinaison, juste en dessous de son Collier. Incapable de résister, Diego suivit son geste des yeux, qu'il posa sur le creux ombragé de son décolleté.

— J'ai balancé mes fringues. Je devais me déshabiller pour me transformer.

Et le policier aurait adoré assister à la scène.

— En abandonnant votre portefeuille et vos papiers ?

— Je ne les avais pas sur moi, rétorqua-t-elle du tac au tac.

— Ce qui est illégal pour un garou. Pourquoi avoir tout laissé chez vous ?

Cassidy détourna le regard. Elle réfléchissait à ce qu'elle pouvait lui dire. Elle faisait une piètre menteuse, mais Diego sentait qu'elle mentait par peur et non par fourberie. Il était très doué pour reconnaître ces mensonges-là. Il en avait raconté pendant des années.

La jeune femme s'humecta les lèvres et haussa à nouveau les épaules.

— J'avais envie de me défouler. Je suis restée cloî-
trée trop longtemps. J'avais besoin de fuir, loin du
quartier, de m'évader...

Diego éteignit le magnétophone.

— Stop.

Elle sursauta.

— Quoi ?

Il appuya les poings sur la table pour la regarder
dans les yeux. Les prunelles émeraude de Cassidy
étaient toutes proches, et son souffle lui caressait le
visage.

— Écoutez-moi bien, *chiquita*. Pour un garou, la
violation de propriété ne constitue pas une infrac-
tion mineure, mais un délit passible d'une peine de
prison. Je sais que vous n'avez pas blessé Hooper et
Jemez parce que le type au fusil m'a tiré dessus aussi,
et je vous ai vue le poursuivre. Mais il n'y a aucune
preuve, seulement ma parole et la vôtre. Et depuis le
temps, vous devez savoir que la parole d'un garou ne
vaut pas un clou. Si vous avouez que vous couriez en
plein désert sans raison particulière lorsqu'un chas-
seur fou s'est mis à vous pourchasser, je peux vous
aider. Évoquez l'envie de fuir votre quartier, et je ne
pourrai plus rien pour vous. Ils vous endormiront et
vous enfermeront. Je suis le seul à pouvoir vous ren-
dre votre liberté, *mi ja*, alors bouclez-la.

Nul garou, à l'exception de son frère, Eric, n'oserait
la regarder ainsi ni lui parler sur ce ton pérempto-
toire. Sauf s'il souhaitait se faire projeter à l'autre
bout de la pièce ou affronter son frangin en pétard.
Mais Diego Escobar n'exigeait ni la soumission ni
l'allégeance de Cassidy. Il essayait simplement de lui
faire comprendre la situation, de l'amener à obéir
parce qu'il le fallait. Elle devait lui faire confiance,
car il connaissait les règles de ce lieu, et elle, non.

Le détective ralluma le magnétophone. Cassidy se pencha vers l'appareil, les battements de son cœur, lents et forts.

— J'avais besoin de courir, déclara-t-elle avec prudence. Pour relâcher la pression.

Il lui lança un regard entendu.

— Bien. Expliquez-moi pourquoi.

— Parce que j'ai perdu mon compagnon. C'est l'anniversaire de sa mort, et je voulais me recueillir à l'endroit où il a été tué pour faire mon deuil. Ça vous va ?

Cette partie était vraie.

Cassidy cligna les paupières pour ravalier des larmes de colère. Diego était humain, il ne pouvait pas comprendre. Donovan avait été son compagnon. Il ne suffisait pas de prononcer l'éloge funèbre pour tourner la page.

Le policier consulta le dossier sur la table. Il n'abandonnait pas la partie, mais lui laissait quelques minutes pour se calmer.

— Donovan Grady, lut-il. Le félin-garou qui vivait avec vous. Décédé l'an dernier.

— On ne vivait pas juste ensemble, c'était mon compagnon ! Notre union a été bénie sous le soleil et la lune. Mais l'importance de cet acte vous échappera toujours.

Un an plus tôt, Cassidy et la mère de Donovan avaient brûlé photos et souvenirs du défunt à la lueur de la lune tandis que le reste de leurs clans, réunis en cercles solennels, défilaient autour d'eux pour l'accompagner jusqu'au Pays de l'été. Le Gardien, dont l'épée transformait le cadavre d'un garou en poussière, avait accompli son devoir, et Eric avait bercé la jeune femme, noyée dans les pleurs.

Donovan, le garou jovial, fêtard et déluré était parti avant son heure, et pour rien. Pendant de longs mois, Cassidy avait évité le lieu où il avait été abattu mais cette nuit, quelque chose l'y avait attirée. Le lendemain soir, un an jour pour jour après la tragédie, devait se tenir une cérémonie en son honneur chez les Warden, mais elle avait voulu brûler une offrande toute seule, à l'endroit où son âme sœur s'était éteinte. Or quelqu'un se trouvait déjà sur place, à l'attendre...

— Je suis désolé, disait Diego. Je sais que c'est dur de perdre un être cher.

Cassidy releva la tête et remarqua ses yeux braqués sur elle. Il avait coupé le magnétophone et, dans son regard sévère, elle lut de la compassion. Il comprenait.

Parce que, réalisa-t-elle soudain, lui aussi avait perdu quelqu'un.

— C'était l'un de vos proches ? s'enquit-elle.

Il lui jeta un coup d'œil surpris, puis se racla la gorge.

— Mon coéquipier. Jobe Sanderson. Mon meilleur ami.

— Toutes mes condoléances, répondit Cassidy avec sincérité. Je réciterai une prière pour lui.

Une bougie, une prière à la Déesse pour l'humain Jobe dans sa nouvelle demeure au Pays de l'été.

Diego ne dit rien, mais sa douleur et sa peine étaient palpables. Incapable d'y résister, Cassidy glissa la main sur la sienne cherchant à le réconforter, à la manière des chats qui se blottissent les uns contre les autres pour se rassurer.

Il la regarda effleurer du bout des doigts le creux entre son pouce et son index. Puis il leva les yeux, et

ils s'observèrent un moment, son cœur à elle battant la chamade, lui, immobile.

Au bout de plusieurs minutes, il souleva la main de la jeune femme, la reposa sur la table et ralluma le magnétophone.

— Cassidy Warden, déclara-t-il. Comme vous n'avez pas de casier judiciaire et parce que j'ai vu la troisième personne armée d'un fusil hypodermique me tirer dessus, je ne vais pas vous inculper pour violation de propriété. Je note que je vous ai donné un avertissement et que vous avez juré de ne plus pénétrer sur des zones réglementées. Par ailleurs, je vous interdis de quitter votre quartier garou pendant quinze jours. Vous aurez donc le temps de vous calmer et de réfléchir à tout ça. Interrogatoire terminé à 21 heures.

Cassidy s'apprêta à protester avec véhémence, mais Diego l'en empêcha d'un geste de la main tandis qu'il éteignait l'appareil.

— Je ne peux pas rester confinée pendant quinze jours !

Le détective referma le dossier et reprit sa veste, avec des mouvements brusques et dénués de chaleur.

— Je ne peux pas vous laisser partir sans aucune sanction. Je viendrai m'assurer que vous tenez parole. C'est moi qui décide, Cassidy. Je risque mon cul pour vous. Ne me le faites pas regretter.

Elle le dévisagea. Il en fit de même, la clouant sur place de son regard insondable.

— Pourquoi risquer votre cul pour moi ?

Votre joli petit cul.

Diego passa ses bras puissants dans les manches de sa veste.

— Je n'en sais rien, *mi ja*. Peut-être parce que vous m'avez aidé au lieu de me laisser tomber ; peut-être

parce que votre visage me plaît. Peu importe la raison, estimez-vous chanceuse. Maintenant, partez. J'ai appelé votre frère sur le trajet. Il doit vous attendre en bas.

Eric ! Soulagée par la venue de ce dernier, Cassidy voulut bondir de sa chaise pour foncer le rejoindre, mais elle s'efforça de garder son calme. Une fois debout, elle put jauger Diego des pieds à la tête et en apprécier la haute stature. Il était presque aussi grand qu'Eric, et il sentait bon, un mélange de sable et de soleil.

Le policier ouvrit la porte de la salle d'interrogatoire et lui fit signe de passer devant lui. La galanterie révélait la différence entre leurs mondes : un garou sortirait le premier pour s'assurer de l'absence de danger, avant d'inviter une femelle à le suivre. Comment les humains avaient-ils survécu aussi longtemps, Cassidy l'ignorait.

Elle franchit le seuil sans détacher les yeux de Diego.

— Vous êtes un crétin, lieutenant Escobar.

Il arbora un sourire qui effaça toute tension de son visage et fit briller ses prunelles. Elles étaient si noires, si ténébreuses, emplies d'un profond mystère.

— Je m'y emploie, *mi ja*, riposta-t-il. Maintenant, rentrez chez vous.

Il prit congé d'elle, la confiant à la policière en uniforme qui attendait dans le couloir.

Ses muscles dorsaux roulèrent harmonieusement sous sa veste. Cassidy repensa à leurs corps pressés l'un contre l'autre, et un frisson la parcourut tandis qu'elle le regardait s'éloigner. Inutile de nier l'évidence plus longtemps : bien qu'il fût humain et qu'il lui imposât un couvre-feu, Diego Escobar était torride.

Eric, avec son mètre quatre-vingt-dix-huit, faisait le pied de grue en bas, ses iris céladon emplis d'inquiétude. Jace, son fils, se tenait à ses côtés, les yeux tout aussi verts, mais empreints davantage d'impatience.

L'agent escorta Cassidy jusqu'à la sortie et, à peine la porte déverrouillée, la jeune femme fonça vers son frère et son neveu qui l'enlacèrent dans une puissante et bienfaisante étreinte.

Le capitaine Maxwell alpagua Diego avant que ce dernier n'ait pu regagner son siège pour rédiger son rapport. Il lui enjoignit de le suivre dans son bureau, puis une fois à l'intérieur, lui ordonna de fermer derrière lui.

John Maxwell mesurait un mètre soixante-dix et semblait si menu qu'il risquait de s'envoler à la moindre bourrasque. Cependant, c'était le meilleur tireur de la brigade et il était capable de clouer au mur un motard de cent quinze kilos pour le menotter en cinq secondes montre en main. Une preuve vivante que les apparences pouvaient être trompeuses.

Le capitaine Max braqua sur son subordonné un regard assassin.

— Tu as une sacrée veine que j'aie été seul dans la salle d'observation, Escobar. C'était quoi, ce cirque ?

— Je ne l'ai pas touchée.

— Non ! Tu l'as laissée se plaquer tout contre toi, c'est tout. J'ai cru qu'elle allait te lécher.

Diego aussi, et les images qui envahirent son esprit rien qu'à cette pensée l'embrasèrent aussitôt.

— Elle a arrêté dès que je le lui ai demandé.

Le capitaine le fixa d'un air furibond.

— La confiner dans le quartier garou pendant deux semaines ? C'est tout ? La Division Garou va me chier une pendule !

— Si je l'avais inculpée pour violation de propriété, elle aurait fini derrière les barreaux. Vous le savez. Un juge assez con pourrait requérir la peine capitale pour cette infraction. Cassidy n'a rien fait de mal. Qui se soucie d'un immeuble délabré en plein désert ?

— Sans compter qu'elle est belle.

Diego ne put s'empêcher de sourire.

— D'accord, c'est un plus appréciable.

— Bon Dieu, Escobar ! Je croyais que ton frère était le rebelle de la famille. Toi, tu es censé être sérieux, constant.

Le capitaine réorganisa les dossiers sur son bureau, ce qu'il faisait quand il essayait de se calmer.

— Tu es responsable de cette femme garou, Escobar. Je veux que tu te rendes à son domicile tous les jours. Tous les jours, tu m'entends ? Que tu sois de repos ou non, en semaine ou le week-end. C'est clair ?

Adieu le chalet sur le Charleston.

— Oui, Capitaine.

— Qu'elle pose un orteil hors du quartier et la Division Garou lui tombera dessus. Si elle déconne, je m'en prendrai à toi personnellement. C'est toi qui en subiras les conséquences, pas moi. Compris ?

Diego hocha la tête. Il savait que Maxwell ferait son possible pour le sauver si les choses tournaient au vinaigre, comme il l'avait déjà fait par le passé, mais il refusait de mettre son capitaine dans une telle situation une fois de plus.

— Oui, monsieur, répondit-il avant de quitter le bureau.

3

— Raconte-moi ça encore une fois.

Eric n'en avait pas besoin, et Cassidy le savait. Cependant, elle n'ignorait pas non plus que cette histoire ennuyait son frère, surtout la partie sur la disparition soudaine du chasseur. Il voulait l'entendre à nouveau au cas où il aurait raté un détail important.

Cassidy ne discuta pas et lui répéta tout, depuis le début, tandis qu'Eric attendait devant le barbecue, dans le jardin, une fourchette à la main, faisant rouler ses muscles sous son tatouage en forme de spirale tout en retournant les steaks. Elle omit de préciser que, dans la salle d'interrogatoire, elle avait éprouvé l'irrépressible envie de toucher Diego, de l'enlacer, et qu'elle ne s'en était pas privée. Elle négligea également de mentionner à quel point s'agripper à cet homme l'avait à la fois réconfortée et troublée.

Eric garda le silence et retourna une pièce de viande rouge dont le jus fit grésiller les braises. Son regard était braqué sur le gril, mais Cassidy savait que son frère réfléchissait, qu'il passait en revue son récit, dans les moindres détails.

— Ce chasseur n'était pas un garou ? s'enquit-il au bout d'un moment.

— Impossible, je l'aurais flairé.

Cassidy se frotta les bras, frigorifiée malgré la douceur du mois de mars.

— Je n'avais jamais senti une odeur pareille, ajouta-t-elle.

Eric la dévisagea de ses yeux verts, perçants. Il ne dit rien, se contentant de rester immobile, les mâchoires crispées.

— Hmm, finit-il par répondre.

— Quoi ? demanda Cassidy, inquiète. À quoi penses-tu ?

— Je pense que le flic a raison ; tu ne devrais pas t'éloigner de la maison.

— Je n'ai pas terminé de faire mes offrandes.

— Tu finiras une autre fois, Cassi. Donovan comprendrait.

La jeune femme sentit la colère monter en elle, attisée par une année de deuil.

— Je retrouverai les salopards qui l'ont tué.

Le regard d'Eric s'adoucit.

— Je sais.

Il enroula le bras autour de sa sœur pour l'attirer contre lui, la fourchette à barbecue dans l'autre main.

— Tu le feras, Cassi. Mais pas ce soir. Maintenant, aide-moi à cuire tous ces steaks. Les traqueurs les mangeront avec nous, et tu sais que Brody est toujours affamé.

Le lendemain, après le travail, Diego se rendit au quartier garou au volant de sa Ford Thunderbird remise à neuf, et s'arrêta devant la maison d'Eric Warden.

Le quartier garou ne ressemblait pas du tout à l'idée qu'il s'en était fait. Bien que celui-ci occupât l'extrême nord de la ville depuis vingt ans, il n'y avait jamais mis

les pieds. Il s'était attendu à un bidonville, une succession de taudis comme dans les zones les plus défavorisées de Las Vegas, où il avait grandi. Dans son ancien quartier, les prostituées foulaient le trottoir à la face du monde, et un logement sur deux possédait son laboratoire clandestin de méthamphétamines.

Rien à voir avec le quartier garou. Diego franchit un portail ouvert, et tomba sur des rues bordées par des bungalows bien entretenus et des pelouses tondues.

Ces lotissements, construits par le gouvernement américain deux décennies plus tôt, avaient été transformés en quartier garou quand on eut appris que ces derniers allaient y être relogés. Les maisons étaient de piètre qualité, comme n'importe quelle habitation à loyer modéré, mais les peintures étaient fraîches, et les demeures propres et bien retapées.

Les espaces verts soignés arboraient de petites parcelles herbeuses ou aménagées de sorte à réduire les fréquences d'arrosage, l'eau étant une précieuse commodité dans la vallée de Las Vegas. En cas de sécheresse, les premiers à pâtir des mesures de restriction étaient les garous.

La maison d'Eric Warden (une simple bâtisse à un étage, tout en longueur) ressemblait à n'importe quelle autre. Diego pensait que le chef du quartier aurait réquisitionné l'une des plus grandes. Ou, au moins, qu'il aurait insisté pour avoir davantage de fenêtres ou de plantes dans son jardin. Enfin, quelque chose en plus, en somme.

Or rien ne la distinguait des autres. Une modeste véranda dont le toit était maintenu par de gros poteaux en bordait l'avant. Diego constata qu'elle avait été ajoutée à la construction d'origine, et remarqua que la plupart des bungalows voisins

possédaient le même genre d'annexe. Les garous devaient être d'habiles charpentiers.

Il tira la moustiquaire avant de frapper à la porte qui, presque aussitôt, fut ouverte d'un geste sec par Eric Warden en personne.

Grand, les yeux verts, les cheveux châains coupés court, ce dernier portait un débardeur révélant un tatouage noir qui s'enroulait sur son épaule avant de serpenter sur son bras. Son Collier, une épaisse bande d'argent mêlé de noir, lui enserrait le cou. Il dévisagea le visiteur d'un air hostile.

— Je viens voir Cassidy, déclara Diego.

Le regard étincelant d'Eric était difficile à soutenir, mais le détective ne flancha pas. Il avait affronté de dangereux criminels, des durs à cuire sans le moindre remords qui fusilleraient une poignée d'innocents par plaisir avant de rentrer dormir à poings fermés. Cependant, songea-t-il, même ces types-là baisseraient la tête devant Eric Warden.

Il sortit son badge et le lui présenta.

— Lieutenant Escobar, police de Las Vegas. J'ai prévenu Cassidy que je passerai tous les jours.

Diego s'exprimait avec calme mais fermeté et, à son intonation, Eric comprit qu'il ne partirait pas avant d'avoir vu Cassidy.

Les iris du garou devinrent blancs, ses pupilles s'allongèrent comme celles d'un chat ; l'effet était bizarre sur un visage humain, mais Diego s'efforça de ne rien en montrer.

— Cassidy m'a tout raconté, répliqua Eric. Je sais que vous l'avez épargnée. (Ses yeux retrouvèrent leur teinte normale, et il ouvrit un peu plus la porte.) Vous êtes le bienvenu chez moi.

En vérité, il n'avait d'autre choix que de le laisser entrer. Diego était un humain doublé d'un policier

et, avec les garous, nul mandat de perquisition n'était requis. Cependant, Diego sentait que, si l'autre n'avait pas voulu le convier chez lui, il serait resté sur le pas de la porte. Voilà quelqu'un qui connaissait ses limites et qui savait très bien comment garder le contrôle tout en faisant mine de n'en avoir aucun.

Diego acquiesça d'un bref hochement de tête, regardant le chef du quartier droit dans les yeux, avant de franchir le seuil.

L'intérieur de la maison ressemblait à l'extérieur : rangé, propre, sans fioriture. Un canapé au revêtement passé mais d'apparence confortable trônait dans le salon ; livres de poche écornés, vidéocassettes et divers colifichets entretenus avec soin recouvraient les tables. Les garous n'avaient pas accès à la télé à la demande, à la haute définition, aux DVD, au câble, au visionnage en ligne, à l'Internet haut débit, au Wifi, ni à toute autre avancée technologique récente. Magnétoscopes et VHS étaient autorisés, mais ils n'étaient pas près de lire des livres numériques.

Un autre homme sortit de la cuisine, à l'arrière. Ses cheveux étaient châains, comme ceux du premier, mais un peu plus hirsutes, et ses yeux, d'un vert jade identique. Les deux semblaient avoir le même âge, mais Diego savait, grâce aux fichiers des Warden, qu'il avait étudiés avec attention, que le nouveau venu était Jace, le fils d'Eric.

L'espérance de vie des garous avoisinait les trois cents ans, et ils n'atteignaient l'âge adulte que vers la trentaine. Jace était un peu plus vieux ; Eric allait sur ses cent vingt ans.

Père et fils regardèrent Diego ranger son badge dans sa veste. Ils attendaient que le policier baisse les yeux, qu'il reconnaisse leur autorité en ces lieux et



10891

Composition
FACOMPO

Achévé d'imprimer en Italie
par Grafica Veneta
le 15 septembre 2014

Dépôt légal : septembre 2014
EAN 9782290095119
L21EPSN001222N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion